

chaîne, et la culture elle-même davantage qu'une pulsion assouvie», autant il est impossible d'affirmer qu'au « moment même où la technique, par télévision et par ordinateurs interposés, semble pouvoir faire entrer tous les savoirs dans tous les foyers, la logique de la consommation détruit la culture ».

Car la « logique de la consommation » n'est que l'expression concentrée — brutale parfois, certes, mais indispensable — d'une économie de marché sans laquelle il n'y aurait ni démocratie ni possibilité concrète de justice et de mobilité sociale. Prétendre au salut de la culture par l'élimination de cette logique-là, ce serait revenir à l'illusion meurtrière d'une société unifiée, totalitairement pacifiée. Illusion que Finkielkraut lui-même a contribué à mettre en pièces et dans ce livre et dans les précédents. Cette

lecture à l'envers, privilégiant — pour des raisons de mode et de moment — les approximations du dernier chapitre de « La défaite de la pensée » au détriment des analyses autrement plus fines et convaincantes des trois premières parties, risque de surcroît de se voir aggravée — ou plutôt allégée : privée de gravité réelle — par le fracas de la publication simultanée de l'« Eloge des intellectuels », de Bernard-Henri

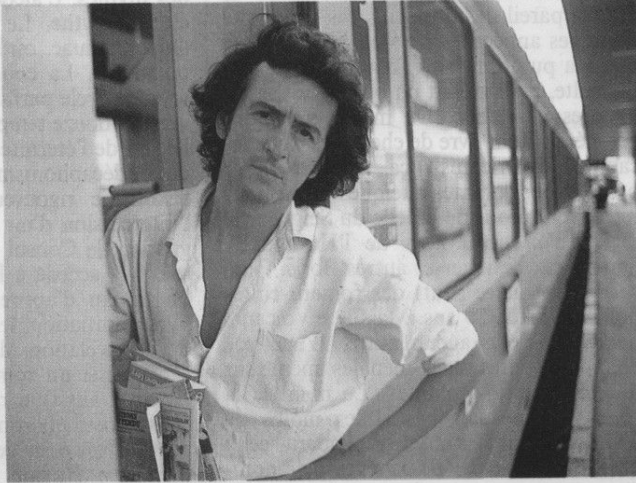
Lévy. Le texte de ce dernier fourmille de formules frappantes, d'idées justes, sinon neuves, sur toutes sortes de sujets. Quand BHL dénonce les à-peu-près bricoleurs et racoleurs de la « nouvelle philosophie » (ô divine surprise : une sorte d'autocritique !); quand il analyse les pièges d'un certain « engagement »; quand il souligne l'importance des intellectuels ex-communistes pour comprendre les mécanismes de l'aveuglement; quand il décrit la solitude de l'écrivain, même s'il n'invente rien, il est dans le vrai de la vulgate critique post-marxiste. Mais à côté de quelques vérités toujours bonnes à répéter, il y a trop d'improvisations, de slogans culturalistes, d'erreurs de perspective. Critiquer, par exemple, et fort justement, le nivellement des valeurs qui domine une certaine pensée d'aujourd'hui et mettre aussitôt sur le même plan, dans la même phrase, Claude Lefort et Marek Halter, c'est s'enfoncer jusqu'au cou dans le travers que l'on vient de dénoncer. Inventer le « Sartron », cet hybride de Sartre et

d'Aron, auquel BHL attribue tous nos malheurs, n'est que gag pour conversation dans un pub, que formule pour une pub. Rien dans ce terme n'est opératoire ni ne se branche sur le réel.

Mais l'essentiel n'est pas dans une discussion du détail de cet « Eloge », où l'on trouvera à boire et à manger. L'essentiel est que le discours est fondé sur deux idées fausses. D'autant plus radicalement fausses qu'elles sont d'une force et d'une évidence apparentes, de mauvais aloi.

Si l'on en croit BHL, l'actuel malaise dans la culture française tient au fait que les intellectuels ont disparu de la scène sociale, qu'ils se taisent, oubliés, disqualifiés. Du même coup — deuxième idée-

par Jorge Semprun



BERNARD-HENRI LÉVY

Une sorte d'autocritique

“ La fonction critique des intellectuels est indispensable à une culture démocratique ”

force — ce sont les stars du monde du spectacle qui parlent à leur place, pour dire n'importe quoi.

Mais il faut rappeler que ce sont des intellectuels — et non des moindres : il serait piquant d'en parcourir la liste aujourd'hui — qui ont lancé, à gauche, l'idée d'une candidature présidentielle de Coluche, pour démystifier (disaient-ils, les clowns !) le jeu politicien. Dans cette affaire, qui préoccupe tant BHL, ce n'est

donc pas le silence des intellectuels qu'il faut interroger, c'est plutôt leur verbiage irresponsable. D'un autre côté, et c'est le point principal, quels sont les intellectuels qui ont

disparu de la scène ? Ce sont les intellectuels « organiques », comme disait Gramsci et tant d'autres après lui. L'on ne peut que s'en féliciter, car ce sont ceux qui non seulement prétendaient dévoiler grâce à l'arme de la dialectique les secrets de l'aliénation sous le capitalisme, mais qui possédaient en outre la vision d'une société pacifiée; ceux qui avaient installé ici-bas l'horizon de la transcendance

qu'ils se vantaient d'avoir liquidé là-haut et qui prônaient l'avenir radieux de l'Avenir. Et sans doute étaient-ils sinon les plus nombreux, du moins les plus puissants, les mieux installés dans les pouvoirs médiatiques de l'époque, dans les appareils de production et de reproduction des fausses idées simples. Pour n'en donner qu'un exemple, au moment où

Sartre dominait l'horizon indépasse-ble de l'intelligentsia française, Claude

Lefort lui donnait déjà la réplique, avait déjà raison sur tous les points en discussion. Peut-on donc proclamer l'absence des intellectuels à l'heure où, de Castoriadis à Octavio Paz, de Lefort à Kolakowski, de Havel à Milosz, de Steiner à Atlan, pour n'en citer que des vivants et à la va-vite, jamais peut-être au XX^e siècle la lucidité — « la blessure la plus rapprochée du soleil », selon le mot superbe de René Char — n'a été mieux partagée ?

C'est à partir de cette idée essentielle, me semble-t-il, qu'il faut reprendre tout le discours sur les intellectuels, dont on accordera volontiers à Bernard-Henri Lévy que leur fonction critique est indispensable à une culture démocratique. Ce n'est qu'un début, donc, continuons le débat. Et continuons-le en y intégrant l'analyse serrée, modeste et ajustée d'Alain Finkielkraut sur les avatars du concept de *Volksgeist* des romantiques allemands, qui fonde les aberrations actuelles du particularisme totalitaire des identités culturelles mythifiées. C'est à ce prix que la pensée ne sera pas défaite. ●

ROMAN

Les gris de la pudeur

Entre une mère et un fils différent, une histoire simple et pathétique.

« Le fou d'amour », de Thierry de Cabarrus (Grasset, 252 pages).

Les Cassandre ont raison, qui annoncent de mauvais jours pour les jeunes romanciers. Peut-être sont-ils déjà là, ces mauvais jours, entre l'inflation éditoriale, l'obsession des figures « médiatiques » et la hâte brouillonne et copinarde de la critique. Quand apparaît un nouveau venu que sa nature et son talent ne disposent pas au tintamarre, son sort est douteux, et fragiles ses chances de se faire entendre. Il ne faudrait pas que ce malheur arrivât à Thierry de Cabarrus, dont le second roman, « Le fou d'amour », prolonge les résonances du premier, « Le château des autres ».

Les deux récits traitent de la même famille, les Villaforte, des hobereaux désargentés, et d'une région du Beaujolais que l'auteur semble bien connaître. Le troi-